

RELATION DE LA PRISE DE TEBESSA

PAR L'ARMÉE ARABE, EN L'AN 45 DE L'HÉGIRE,

Traduite du *Fotoh Ifrikia*, légende islamique (1).

Lorsque l'émir Okba dirigea son armée sur Tébessa, cette ville, capitale d'une vaste contrée, obéissait à un prince très-puissant. Ses forces s'élevaient à 180,000 combattants, et aucun des chefs du pays n'osait lui tenir tête. Il était très-consideré à la cour du grand roi (Malek el-Akbar), Tiraf, fils de Setnâne, qui régnait alors à Mallaka, et il allait le visiter au commencement de chaque année. Son père et celui de Tiraf étaient frères. Cette parenté explique les excellentes relations qui existaient entre eux.

Okba dit à Abd-Allah ben Djafar : « J'enverrai à ce prince une députation pour lui annoncer la capitulation du pays de Kastala. »

Abd-Allah répondit : « Ce prince, à mon avis, est l'ennemi le plus redoutable que vous ayez encore eu à combattre. Nul dans toute l'Ifrikia ne l'égale en courage et en succès. Avant de l'attaquer, implorez contre lui l'assistance divine. »

Aussitôt que le général en chef de l'armée eut donné le signal du départ, l'air retentit de cris de joie. Les princes alliés s'avancèrent, tenant en main leurs bannières déployées. Dans cette journée, brillaient au premier rang les Beni-Hachem et les Beni-Makzoum.

Les ennemis de Dieu ayant appris que les musulmans arrivaient, mirent sur pied les guerriers des villes et des campagnes. Le prince de Tébessa leur demanda ce qu'ils pensaient du traité conclu entre les gens de Kastala et les Arabes. Ils répondirent : « Kastala a ouvert ses murs aux sectateurs de Mohammed ; elle a subi la loi du Koran, elle a laissé abattre la croix du Messie par les hordes sauvages de l'Arabie. Serions-nous assez lâches pour suivre son exemple ? Courberons-nous la tête devant le livre de l'imposture ? Laisserons-nous souiller le seuil de nos églises par ces conducteurs de chameaux ? »

Le prince échauffa leur ardeur par un discours énergique : « Les plus minces projets, dit-il, sont trop grands pour les âmes

(1) Bibliothèque d'Alger, Ms. arabe, n° 127, D.

faibles et pusillanimes ; les entreprises les plus difficiles sont petites aux yeux de l'homme courageux. L'orage de la destruction nous menace, mais vos poitrines serviront de remparts aux murs de Tébessa. Si l'ennemi parvenait à forcer cet obstacle, nous l'écraserions entre les battants de nos portes comme la Mort écrase les humains entre ses cils. La capitale de mes Etats, purifiée par la grâce du Christ, servira de digue aux flots de l'invasion. Aux armes, mes vaillants sujets ! Aux armes, fervents adorateurs du Messie ! Mon fils commandera vos légions ; n'oubliez pas que vos glaives sont la terreur de l'Ifrikia. »

A peine le prince avait achevé ces paroles, que les guerriers vinrent en foule se rassembler sous les drapeaux de leurs chefs.

L'armée sortit de l'enceinte de Tébessa, et grossie par les contingents des villes voisines, déploya dans les campagnes 100,000 combattants sous les ordres du jeune prince.

Les musulmans étaient campés dans leurs retranchements. Abd-Allah, Fodaïl, Refa et Solimán, qui commandaient les troupes de l'avant-garde, aperçurent flottant au loin les bannières de l'ennemi de Dieu. « Par le Seigneur de la Ka'bah, s'écrièrent-ils, ce jour est le jour des forts ! Le nuage de poussière qui s'épaississait à l'horizon vient de s'ouvrir. Voici venir les enfants maudits du Messie ! Ils arrivent tout bardés de fer. On dirait que leurs chevaux n'ont point de jambes. L'éclat que jette leur armure ne permet point de distinguer le guerrier de son casque, de sa cuirasse et de la lame de son sabre. Le mouvement de leurs innombrables escadrons a ébranlé la terre au levant et au couchant. Un péril inévitable menace nos jours. A cheval, enfants d'Abd el-Menáf ! Que celui qui désire l'honneur d'un triomphe éclatant, sache que ce n'est qu'avec le tranchant du sabre qu'on ouvre les portes de la victoire ! En avant, en avant ! Que ces superbes mécréants servent de pâture, cette nuit, aux chacals de la plaine ! »

Cependant l'impétuosité des Tébessiens et l'élan donné à la cavalerie avaient effacé la distance. Déjà les héros de Hachem et de Makzoum avaient été ébranlés comme les rochers d'un torrent, par le choc d'une première rencontre. Portée par le fils du prince, la croix avait pénétré dans les escadrons de l'Islam. Les chevaux disputaient le terrain aux chevaux. Le cliquetis des

armes, dominé par les cris des combattants, faisait palir les plus braves. Des ruisseaux de sang glissaient entre les herbes de la prairie. La victoire désigne enfin ses élus. Après avoir broyé 5,000 cavaliers africains, comme la meule fait le grain, les vrais croyants restèrent maîtres du champ de bataille. Le jeune et bouillant Fodaïl se lève sur ses étriers, et brandissant le tronçon de son épée, crie à ses compagnons : « Allah akbar (Dieu est grand) ! Mohammed nous regarde ! » C'est en vain que l'ennemi se dérobe au carnage, c'est en vain qu'il cherche son salut derrière les remparts de la ville. Les Arabes s'élancent à sa poursuite, portés dans les airs par ces coursiers agiles auxquels il ne faut d'autre nourriture que le vent du désert, et qui se contentent, pour étancher leur soif, de la vapeur des oasis. La bannière du Messie tombe à terre, le jeune prince qui la soutenait expire sous la pointe des lances.

Lorsque le Gouverneur de Tébessa vit rentrer les débris de ses légions il dit aux officiers : « Honte à vous ! que le Messie vous maudisse ! Qu'avez-vous fait des soldats confiés à votre honneur ? Qu'est devenu mon fils, l'espoir de ma race ? Avez-vous eu la lâcheté d'abandonner l'emblème sacrosaint de la foi ? »

« Seigneur, répondirent-ils, nous avons vu planer la mort sur nos têtes. Nos ennemis préféraient la mort à la vie. Leur ardente jeunesse a terrassé les vieux champions de ton royaume. »

Le désespoir et la fureur comprimèrent le cœur du prince. Il dit : « Si j'avais pu craindre une défaite, j'aurais marché contre eux en personne. Aucun d'eux n'aurait échappé à mes coups. »

Les chefs de l'armée étendirent vers lui, en signe de paix, leurs bras cicatrisés, et dirent : « Héros du christianisme, venez donc nous conduire au combat ! »

Le souverain de Tébessa avait une fille jeune et belle ; le gouverneur Kastala l'avait demandée en mariage. Il avait offert pour sa dot mille chevaux de race renommée, mille onces de musc, mille négresses et mille pages des familles les plus illustres.

Vainement on eût cherché dans toute l'Ifrikia une personne qui pût l'égalier en beauté. Sa taille était plus déliée que l'haleine des zéphirs. Ses mains blanches et fines ressemblaient aux lys qui se balance sur sa tige. Ses sourcils, gracieusement cour-

bès, surpassaient en élégance le portique d'une mosquée. Telle la rose s'épanouit à la brise printannière, telle s'entrouvrait sa bouche lorsqu'elle murmurait ses prières. Quand elle se promenait dans les parterres du roi, on eût dit que ses pieds ne posaient que sur la pointe des herbes. Sa chevelure qui descendait jusqu'à sa ceinture, enveloppait son visage comme les nuages jaloux de l'éclat de la lune. Elle se revêtait de robes en drap d'or sur lesquelles ruisselaient des tuniques plus transparentes que l'eau. Son père dit aux chefs de l'armée : « Celui qui tuera Abd Allah ben Djafar, je lui donnerai ma fille en mariage. » Et il jura, la main étendue sur l'Évangile.

Au même instant, les clairons retentirent sur la place publique, et les soldats défilèrent par troupes innombrables devant le souverain, que la jeune princesse accompagnait, entourée de ses dames d'honneur. Ils étaient encore en vue de Tébessa lorsque les musulmans s'avancèrent en rang de bataille. Le prince se tourna vers l'élite de ses guerriers et dit d'une voix ferme : « Qui d'entre vous proposera un combat singulier au général arabe ? » Son neveu, jeune encore, sortit des rangs. La fille du roi l'aperçut et lui dit : « Si tu veux devenir mon époux, montre nous ta force et ton courage ! »

Animé par ces paroles, le chevalier, couvert d'une cotte de mailles rayonnante, s'élança dans l'espace qui séparait les deux armées. « Où est Abd Allah, fils de Djafar ? » s'écria-t-il.

Plus prompt que l'éclair, Abd Allah se présenta monté sur un cheval blanc, qui jetait au vent sa crinière tressée avec des bandellettes de soie verte et un chelil à franges d'or. Dès qu'ils furent face à face, ils se provoquèrent en ces termes :

— Est-ce toi qu'on appelle Abd Allah ben Djafar, descendant du Prophète ?

— C'est moi qui suis Abd Allah.

— Eh bien ! apprends que je suis venu pour te tuer et mériter par ta mort la main de la fille de notre prince.

— Son père te l'a-t-il promise ?

— Il me l'a promise, et ta mort est la condition.

— Chrétien, tu as mal agi ; permets-moi de te donner un conseil.

— Ce conseil, quel est-il ?

— Retourne auprès de ta cousine et prie-la de venir assister au combat. Tu as rougi sans doute de lui laisser voir ta faiblesse, et tu te seras vanté d'être plus vaillant que moi.

Avant d'entendre d'autres provocations, le prince s'éloigna et revint accompagné de sa cousine. Abd Allah regarde la jeune fille et dit avec ironie : « Nous accordera-t-on la faveur de contempler ce beau visage ? » A ces mots la princesse écarta son voile et laissa le héros musulman ébloui par ses charmes. Tandis qu'Abd Allah, les yeux au ciel, murmurait : « Dieu garde la plus belle fille d'Adam, » la fiancée cria à son cousin : « Chargez-le ! »

Au même instant le prince fondit sur son ennemi et balança au-dessus de sa tête une massue en fer qui pesait soixante livres. Abd Allah esquiva le coup avec adresse, et l'arme retomba lourdement sans l'avoir atteint. Puis, revenant à la charge, il abattit la main du prince d'un coup de sabre, comme les Beni Hachem savent si bien les asséner, et lui plongea en même temps la lame dans la poitrine. Le corps chancela, s'affaissa et roula sous les pieds des chevaux.

Pendant que les serviteurs d'Abd Allah ramassaient les dépouilles du vaincu, évaluées à soixante mille dinars d'or, les femmes de Tébessa, rangées sur le haut des murailles, faisaient retentir les airs de leurs lamentations lugubres. Cent guerriers voulurent venger sa mort ; tous mordirent la poussière. Le fils de Djafar saisit aussitôt par la bride le cheval de la princesse et dit : « Tel est le sort que je réservais à ton fiancé téméraire. C'est moi qui serai ton époux. » Le roi le vit et l'entendit. « Chargez de front ! » cria-t-il à ses soldats. Les rangs s'ébranlèrent de part et d'autre ; puis, chrétiens et musulmans, chefs et soldats se précipitèrent en avant. Le choc fut terrible et la mêlée impénétrable. L'acharnement des deux armées prolongea l'action jusqu'au coucher du soleil. Alors l'arrière-garde des Arabes, lancée à fond de train sur le champ de bataille, culbuta et poursuivit l'ennemi jusque dans l'enceinte de la ville, dont les lourdes portes se refermèrent. Les chrétiens laissaient cinq mille morts. Du côté d'Abd Allah on n'eut à relever que deux cents martyrs de la foi.

La nuit fut employée à fortifier le camp et l'on fit les préparatifs du siège. Le lendemain Okba, général en chef de l'armée musulmane, réunit les principaux guerriers de chaque tribu pour combiner avec eux le plan d'attaque. Mais les vieux remparts de Tébessa, construits en pierres de taille colossales et défendus par une population nombreuse, devaient opposer une longue résistance. Le siège avait déjà duré vingt jours, lorsqu'on vit arriver un cavalier coiffé d'un turban vert. On se porta à sa rencontre. C'était Aouisse qui venait du Hedjaz, chargé d'une lettre au sceau du Kalife.

En entrant dans la tente d'Okba, Aouisse lui dit : « A toi le plus précieux des amis, cette lettre d'Osman, fils d'Affân ! » Le général prononça la formule : Bismillah el-rahmân el-rahim (au nom de Dieu clément et miséricordieux), prit la missive et la lut avec attendrissement. Son émotion se communiqua aux assistants, dont l'imagination se portait vers la terre natale. Aouisse présenta encore une lettre à Okba. Elle venait d'Ali, fils d'Abou-Taleb. Il célébrait en termes pompeux les exploits d'Abd Allah, le comblait d'éloges au nom des compagnons de Mohammed, et lui prodiguait les titres glorieux d'Epée de l'Islam et de Père des cavaliers.

Quand la lecture fut achevée, le fils de Djâfar, se leva et dit avec le ton d'un homme inspiré : « En exterminant les ennemis de Dieu et du Prophète par excellence, nous n'avons fait qu'exécuter les décrets de l'Eternel, qui n'a point d'égal, qui n'a point enfanté et qui n'a point été enfanté. Ceux qui associent d'autres divinités à Dieu, sont immondes. Le livre de la révélation nous prescrit nos devoirs dans la sourate du repentir :

« Tuez les idolâtres partout où vous les trouverez ; faites-les prisonniers, assiégez-les et guettez-les à toute embuscade ; mais, s'ils se convertissent, s'ils observent la prière, s'ils font l'aumône, alors laissez-les tranquille : car Dieu est indulgent et miséricordieux. »

Edifiée par la modestie du héros, l'assemblée se dispersa en silence. Abd Allah, rentré dans sa tente, fit la prière de l'âcha ; et après avoir pris le repas du soir, accomplit rigoureusement ses ablutions. Puis il se prosterna, la face contre terre, en invo-

quant le nom du Seigneur des mondes. Sa femme était auprès de lui. Le voyant ceindre son épée de combat, elle lui demanda avec inquiétude, où il voulait aller par une nuit impénétrable comme un buisson. La pluie tombait à torrents, et les chrétiens faisaient le tour des remparts en poussant des cris terribles. Abd Allah sortit sans répondre ; à la faveur de l'obscurité, il se glissa dans un groupe d'hommes qui réunissaient leurs efforts pour rentrer dans la ville un énorme madrier. Couvert d'une étoffe grossière qui lui cachait en partie le visage, il passa sans être remarqué, devant les gardes de la porte, s'enfonça dans les rues désertes et réussit à trouver un abri sous le portique d'une maison. On entendait au fond de cette demeure des chants funèbres interrompus par des gémissements. Des gens entraient et sortaient. Abd Allah pénétra jusque dans la cour et attendit que la foule se fût dispersée. Quand il fut à peu près seul, il s'avisa de questionner une vieille négresse qui était assise auprès de lui.

— Quel malheur, lui dit-il, a pu plonger cette famille dans l'affliction ?

— Ils pleurent la perte de plusieurs guerriers que les Arabes ont faits prisonniers. Le comble de leurs vœux serait d'entrer en pourparler avec Abd Allah, fils de Djâfar. Ils espèrent qu'il acceptera leur rançon.

— Qui habite cette maison ?

— C'est un vieillard courbé sous le poids des ans et qui, dans des temps meilleurs occupa une place à la cour.

— Introduis-moi auprès de lui, pour l'amour de Dieu.

— Qui donc es-tu ?

— Ne conçois aucune crainte à mon égard ; conduis-moi à son appartement.

La servante se leva. A peine eut-elle informé le vieillard du désir exprimé par l'étranger, qu'il accourut au-devant d'Abd Allah, fils de Djâfar. Celui-ci l'aborda en ces termes :

— Adorateur du Christ, je prends une part bien vive à ta douleur.

— Et toi, qui donc es-tu ? car ton extérieur révèle un étranger.

— La terre des Arabes est ma patrie. Errant autour de la ville,

j'y suis entré, cette nuit, par hasard et m'y suis mis à l'abri. Malheureusement, la première maison où se portent mes pas retentit de lamentations.

— As-tu aperçu dans le camp des Arabes de jeunes captifs ?

— Je les ai vus.

— Ce sont mes fils ! Que dois-je faire pour leur rendre la liberté ? Parle... conseille-moi... Veux-tu aller toi-même auprès d'Abd Allah, fils de Djâfar ?..... Il est aussi clément que brave. Tu lui offriras tous mes biens pour la rançon de mes fils !

Abd Allah s'inclina respectueusement, et dit, la main appuyée sur le cœur : à toi mon amitié, à toi mon dévouement.

Le vieillard s'éloigna et revint presque aussitôt, accompagné de sa femme, dont le visage flétri par le chagrin avait repris une vive teinte d'espérance. En présence de l'étranger, la pauvre femme tomba à genoux ; ses mains étreignirent celles d'Abd Allah.

— Mon Dieu ! dit-elle avec une voix déchirante, si j'étais sûre que le général arabe consentit à me rendre mes enfants !...

— Réjouissez-vous d'avance, reprit l'étranger avec une émotion mal comprimée. Bientôt vous embrasserez vos enfants : car je veux que vous voyiez Abd Allah ben Djâfar cette nuit même.

— Seigneur des mondes, s'écrièrent les deux vieillards, aurons-nous la force de supporter tant de joie !...

— Eh bien ! sachez qu'Abd Allah ben Djâfar est devant vous !

— Est-ce vrai ?

— Je suis Abd Allah.

La mère des captifs se releva précipitamment et frappa trois fois ses mains l'une contre l'autre.

Une négresse parut un flambeau à la main. « Approche-toi, lui dit-elle, approche la lumière. »

« Je saurai le reconnaître, car je l'ai vu, plus terrible qu'un lion terrasser nos héros sur le champ de bataille... Lui !... c'est lui !... »

Ces derniers mots furent un cri. Emu jusqu'au fond de l'âme les yeux fixés sur la jeune figure du guerrier musulman, le vieillard parla d'un ton solennel : « Sectateur du Prophète, ta générosité m'a fait ton esclave. Une religion qui transforme les vainqueurs en anges de bonté est la meilleure des religions. Je

déclare qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, l'unique, l'incomparable, et que Mohammed est l'envoyé de Dieu. »

Abd Allah crut triompher une seconde fois : mais la victoire qu'il remportait à ce moment, sans éclat, sans témoins, lui paraissait d'autant plus belle qu'elle n'avait pas coûté une goutte de sang.

— Tranquillisez-vous, dit-il à ses nouveaux prosélytes ; demain vous verrez vos enfants libres. Mais avant que je retourne au camp, avez-vous encore une grâce à me demander ?

— La faveur que nous implorons, reprit le vieillard, intéresse la vie d'un seigneur qui fut le père du peuple. Desservi par de lâches courtisans, le hâdjeb (chambellan) a perdu l'amitié du roi, et demain sa tête doit tomber sous la hache du bourreau.

— Peut-on m'introduire auprès de lui, interrompit Abd Allah ?

— Cette nuit même j'irai le voir, et je lui demanderai un moment d'entretien.

— Hâte-toi donc et reviens ?

Le père des captifs sortit ; à la faveur de l'obscurité, il parvint jusqu'à la demeure du hâdjeb. Plusieurs jeunes pages veillaient debout sous le portique. Un d'eux entra et dit au hâdjeb :

« Seigneur, il y a ici un vieillard qui demande à vous parler. »

— « Qu'on l'amène, dit le hâdjeb, avec une émotion visible.

Un instant après, celui-ci était dans la salle. Il aperçut des secrétaires qui écrivaient à côté de leur maître : mais le papier disparut presque au même moment.

C'était une lettre à l'adresse d'Abd Allah ben Djâfar.

« Que désires-tu, dit le hâdjeb d'une voix altérée. »

— Une affaire de la plus haute importance m'amène en ces lieux.

Un signe du maître invita les secrétaires à se retirer.

Lorsque l'épais rideau qui servait de portière se fut replié sur les pas du dernier, le vieillard s'approcha respectueusement et dit d'une voix mystérieuse : « Seigneur, Abd Allah ben Djâfar désire avoir une entrevue avec vous. Votre position l'intéresse. Il vous sauvera.

— De grâce, ne m'abuse pas, reprit le hâdjeb tressaillant de joie. Où est-il ? où le trouverai-je ?

— Au sein d'une famille qui est devenue la sienne, fit le vieillard avec un air attendri.

La tête du hâdjeb retomba sur sa poitrine : il eut la douleur de penser que ses démarches étaient épiées par des satellites du prince, et que, sorti de chez lui à cette heure, c'était hâter l'instant de sa mort...

« Un des hommes que tu as vus auprès de moi rédigeait une lettre pour le général arabe... Nous l'avons cachée, parce que nous étions loin de supposer que tu travaillais avec tant de zèle à mon salut. »

Et le hâdjeb baisa avec reconnaissance les cheveux blancs de son interlocuteur.

Puis il continua en ces termes :

« Mais je ne puis sortir sans éveiller les soupçons du tyran. Le temps presse... Comment faire?... Abd Allah consentira-t-il à venir dans ma demeure ? »

— Il y consentira, interrompit le vieillard. Son cœur est magnanime. Il vole au-devant des malheureux.

Cependant on entendait résonner dans la rue les pas lents et mesurés de la garde qui veillait à la sécurité de la ville. La conversation fut arrêtée et les deux hommes se regardèrent. Le bruit s'éloigna peu à peu, et la figure du hâdjeb prit une expression passagère de soulagement.

« Seigneur, je vais aller prier votre libérateur de se rendre ici, dit le vieillard. Vous le verrez tout à l'heure, s'il plaît à Dieu. »

Il serait difficile de décrire les sentiments qui agitaient intérieurement le cœur du hâdjeb. Sur le point de toucher à la réalisation de ses espérances, tantôt il doutait, tantôt il espérait : mais le doute l'emportait. Il comptait les minutes ; il eût voulu arrêter la marche du temps. A la fin, ne pouvant modérer son impatience, il sortit jusque sous le portique de sa maison. Ses yeux inquiets semblaient percer l'ombre. La pluie n'avait pas cessé.

En ce moment deux passants s'arrêtèrent. C'étaient Abd Allah et son compagnon. Saisir Abd Allah par la main, lui souhaiter la bienvenue, l'attirer dans la salle de réception et lui arracher son vêtement tout humide, fut pour le hâdjeb la durée d'un clin d'œil.

Pendant ce temps, les serviteurs qui avaient compris l'importance du personnage aux prévenances que leur maître lui prodiguait, apportèrent une robe de soie, et la lui jetèrent sur les épaules; d'autres serviteurs apportèrent des plateaux chargés de mets.

Le nouveau venu prononça gravement les mots Bismillah (au nom de Dieu), et prit un peu de nourriture, moins par appétit que pour se conformer à l'usage des Arabes, qui regardent comme une insulte de refuser le repas de l'hospitalité. Quand il eut fini, il fit ses ablutions et adressa des louanges au créateur.

« C'est moi interrompit le hâdjeb, qui achèverai la prière: Je confesse qu'il n'y a de Dieu que Dieu, que Mohammed est son serviteur et son envoyé, et qu'aucun prophète ne l'égale en mérite. »

La joie d'Abd Allah était à son comble. Il obtenait d'avance la récompense de sa bonne action. L'objet de son dévouement était un nouveau prosélyte conquis à la foi de l'Islam.

— Héros du peuple arabe, dit le hâdjeb, daignez écrire de votre main une lettre au général en chef de votre armée. Priez-le de nous envoyer, à la pointe du jour, mille cavaliers d'élite. Mes affidés leur ouvriront la porte de la ville. Je vous réponds du succès.

— A toi mon amitié et ma foi, répondit le fils de Djâfar.

Il prit un kalam et du papier, et écrivit la lettre suivante:

« Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. Il est l'unique et n'a point d'associé dans son royaume. De la part d'Abd Allah, fils de Djâfar, au général en chef, à nos amis El-Fodaïl, Refa, fils de Harets, et à toute l'armée musulmane, salut !

« Après avoir rendu gloire à Dieu le maître des mondes, et avoir imploré l'intercession de Mohammed (que Dieu le comble de grâce et lui accorde le salut !) je vous déclare que les décrets de l'Éternel m'ont ouvert les portes de la ville ennemie. J'y ai eu une entrevue avec le second personnage de la principauté. Si vous voulez une victoire sans effusion de sang, dirigez vers la porte orientale de Tébessa mille cavaliers d'élite. Nous les recevrons, et dans la matinée le gouverneur de la contrée sera conduit vers vos tentes. Salut. »

Après avoir expliqué au hâdjeb le sens de cette missive, il la ferma et y apposa le sceau de l'envoyé de Dieu. Un serviteur fidèle reçut l'ordre de se rendre au camp et de la remettre à Fodaïl, fils d'Abbas. Guidé par les feux du bivouac, le courrier arriva jusqu'aux sentinelles avancées de l'armée musulmane. Dès qu'il eut expliqué l'objet de sa mission et montré la lettre dont il était porteur, on le conduisit à la tente de Fodaïl. Celui-ci prit la lettre et s'écria, en reconnaissant l'écriture de son ami : « Dieu seul peut récompenser ce noble guerrier, dont l'absence nous a tant inquiété ! »

Après avoir achevé la lecture, il ajouta : « Dieu est grand ! » puis il se leva et entra dans la tente d'Okba.

— Sait-on enfin ce qu'est devenu Abd Allah ? dit le général en chef ?

— Voici une lettre de sa main, répondit Fodaïl avec vivacité. Impatient du danger, il a pénétré comme l'eau dans le sol ennemi. Lis et admire.

Okba parcourut ces lignes tracées par l'émule de sa gloire. « Tout ce que nos bras et nos lances n'ont pu abattre a été vaincu par son génie et ses artifices, dit-il. Descendant de héros, héros lui-même, il a été touché par le doigt du Très-Haut. Gloire au Prophète ! » Après avoir prononcé ces paroles inspirées par l'enthousiasme, le général en chef fit appeler Refa et lui ordonna de prendre les cavaliers des Makzoum et des Hachem, et de se diriger vers Tébessa. Refa fit monter à cheval mille soldats choisis parmi les plus braves et se mit à leur tête, tenant en main l'étendard de son oncle Kâled, fils d'Oulid.

Le fidèle courrier partit et annonça leur arrivée au fils de Djâfar ainsi qu'au hâdjeb. Ce dernier, malgré sa disgrâce, avait un parti puissant dans la ville ; ce qui fit que la nouvelle d'un secours inespéré s'y répandit avec la rapidité de l'éclair.

Plus de six mille hommes, tant de la ville que de l'armée, prirent les armes et coururent au-devant des cohortes musulmanes. La porte orientale fut ouverte sans résistance, car les gardiens étaient du complot.

Alors le silence de la nuit fut troublé. Aux cris mille fois répétés de : La ilâha illallah, Mohammed raçoul Allah (il n'y a de

Dieu que Dieu, Mohammed est l'envoyé de Dieu), les Arabes parcoururent les rues, enfoncèrent les maisons et les casernes, passèrent au fil de l'épée tout ce qui se défendait, et parvinrent à la porte du palais.

Déjà les courtisans avaient prévenu le Gouverneur de la trahison du hâdjeb. Déjà le hâdjeb, sûr de la vengeance, avait renversé la porte de la Kasbah, et pénétrait dans la salle du trône. Mais elle était déserte : le prince avait disparu.

Le lendemain, au lever du soleil, Okba entra triomphalement dans la ville. Il planta le drapeau de l'Islam sur le rempart de la Kasbah et prit possession du gouvernement. Abandonné par les siens, n'ayant plus d'espoir que dans la clémence du vainqueur, le prince se décida à quitter sa retraite et vint se prosterner aux pieds du général en chef.

— Est-ce toi qui régna sur ce pays ? lui dit Okba, en regardant tour à tour le suppliant et le hâdjeb, pour s'assurer de la vérité

— Hier encore ce pays m'obéissait ; mais le souverain de l'Univers m'a renversé de mon trône, répondit le prince.

— Où donc étais-tu, lorsque nous sommes entrés ?

— Dans l'endroit où me retenait la volonté de Dieu le Tout-Puissant. Je confesse qu'il n'y a de Dieu que Dieu et que Mohammed est son envoyé.

Un geste bienveillant du vainqueur invita le nouveau sectateur du Prophète à s'asseoir sur le tapis étendu à ses pieds. Cette conversion venait en quelque sorte cimenter et sanctifier la victoire. La journée se passa en prières et en lectures sacrées. Dans la soirée, le général en chef convoqua le conseil de l'armée dont les membres étaient des chefs de tribus importantes, des officiers aguerris et des vieillards habiles dans l'interprétation du livre révélé (le Koran). Il s'agissait de délibérer sur le point de l'Ifrikia, où seraient dirigées les troupes, après avoir été ravitaillées. Les uns voulaient qu'on marchât immédiatement sur Mallaka, qui était la résidence du Malek el-Akbar, afin de s'emparer de la clef du pays ; d'autres regardaient comme plus sage une manœuvre tendant à paralyser la puissance du Patrice par la conquête successive de toutes les places qui lui obéissaient.

Quelques-uns étaient d'avis que, sans quitter la position de Tébessa, on envoyât des émissaires au Légat qui commandait Constantine.

Ils discutaient ainsi, lorsque les soldats amenèrent devant le conseil un prisonnier qu'ils venaient d'arrêter à une lieue de la ville. Okba l'interrogea. C'était un habitant du Zab. Il avait rencontré la garnison de Constantine campée dans les plaines voisines. Pressé de questions il fit en peu de mots la description de cette ville : le nid d'un aigle, dit-il, est moins accessible. Les habitants l'ont surnommée la cité aérienne. Les nuages groupés à l'orifice de ses citernes viennent y verser leurs eaux. Assise sur un immense bloc de rocher que la baguette d'un magicien semble avoir détaché des masses environnantes, elle se contente d'opposer aux assaillants le tumulte torrentiel du fleuve qui lèche ses fondements, en s'engouffrant dans un abîme profond de mille coudées. L'archer le plus robuste ne saurait atteindre le rempart avec ses flèches. Elle obéit à un chef riche, puissant et courageux.

Abd Allah, fils de Djâfar (que Dieu le reçoive dans sa sainte miséricorde) saisit cette occasion pour faire prévaloir son avis, et les musulmans marchèrent sur Constantine.

A. CHERBONNEAU.

CHRONIQUE.

NÉCROPOLES DE TIKLAT (*Tubusuptus*). Lettre au Président de la Société.

« Lisant rarement le Journal officiel, je n'ai appris que par la *Revue africaine* (n° 73) la découverte, à moi attribuée, de Nécropoles souterraines appartenant aux indigènes, d'une architecture soignée, etc., etc.

« Dans les vingt lignes de cet article il y a à peu près autant d'erreurs que de mots, car je suppose que l'auteur veut parler des Nécropoles de Tiklat, que je n'ai pas, d'abord, la prétention d'avoir découvertes, mais seulement explorées plus complètement qu'elles ne l'avaient été jusqu'ici. De plus, quoique très curieuses, elles ne sont ni souterraines, ni indigènes, mais bien romaines et simplement enterrées sous les alluvions.